BIBLID: 0015–1807, 51 (2024), 2 (pp. 71–81)
UDC 821.133.1.09-1 Fondan B.
929 Fondan B:: 323.12(=411.16)

https://doi.org/10.18485/fpregled.2024.51.2.5

Michel Carassou
Association pour la recherche et l'étude du surréalisme – Paris
michel-carassou1@orange.fr

BENJAMIN FONDANE ENTRE L'EXIL ET L'ERRANCE

Résumé : *Pour Benjamin Fondane, le sentiment de l'exil est moins lié à son installation en France, aimanté qu'il était par la culture et la langue françaises, qu'à sa prise de conscience de l'errance du peuple juif. Sa poésie s'en fait l'écho, de l'Ulysse juif au Juif errant – qui se confond peu à peu avec le poète, tour à tour prophète et visionnaire. À Bucarest, avant son départ pour la France, Fondane apparaissait comme un juif totalement assimilé, moderne et laïc. Mais à Paris, du fait de sa relation avec le philosophe Léon Chestov, dont il devient le disciple, du fait aussi de la montée de l'antisémitisme, son judaïsme se trouve en quelque sorte réactivé et la notion d'exil prend une dimension métaphysique : la quête du Royaume – l'impossible Royaume peut-être.*

Mots-clés : *exil, errance, juif errant, antisémitisme, philosophie existentielle.*

Abstract: *For Benjamin Fondane, the feeling of exile is less linked to his move to France, magnetized as he was by French culture and language, than to his awareness of the wandering of the Jewish people. His poetry echoes this, from the Jewish Ulysses to the Wandering Jew who gradually merges with the poet, in turn prophet and visionary. In Bucharest, before his departure for France, Fondane appeared as a totally assimilated, modern and secular Jew. But in Paris, because of his relationship with the philosopher Leon Chestov, whose disciple he became, and also because of the rise of anti-Semitism, his Judaism was somehow reactivated and the notion of exile took on a metaphysical dimension : the quest for the Kingdom – the impossible Kingdom perhaps.*

Keywords: *exile, wandering, wandering Jew, anti-Semitism, existential philosophy.*

Entre la fin du XIX^e^ siècle et les années 1970, de nombreux Roumains, intellectuels, écrivains, artistes, sont venus s'installer en France. Ils arrivèrent par vagues successives au gré des événements et des soubresauts de l'histoire. Benjamin Fundoianu (Benjamin Fondane en français) fut de cette vague, au lendemain de la Première Guerre mondiale, qui amena aussi Tristan Tzara, Claude Sernet, Ilarie Voronca et Victor Brauner. Fondane fut certainement celui qui explicita le mieux les raisons qu'avaient ces jeunes hommes de quitter la

Roumanie pour la France. Cependant, pour lui, ce ne fut jamais une rupture totale avec son pays natal.

Comme d'autres exilés roumains de sa génération, Fondane était juif. Au temps de sa jeunesse moldave, il avait été au contact du courant hassidique du judaïsme ; il avait même traduit du yiddish vers le roumain *Le Dibbouk,* la pièce de théâtre de Shalom Anski[1]. En outre, il avait activement collaboré aux journaux sionistes d'Avram Zissu[2]. À Bucarest, à la veille de son départ pour la France, il apparaissait comme un juif totalement assimilé, moderne et laïc. Mais à Paris, du fait de sa relation avec le philosophe Léon Chestov, du fait aussi de la montée de l'antisémitisme, son judaïsme serait en quelque sorte réactivé et la notion d'exil prendrait une dimension métaphysique.

I. Les raisons d'un exil.

Quand Benjamin Fondane quitte la Roumanie pour s'installer en France, au début de l'année 1924, il n'a que 25 ans et pourtant, il a beaucoup publié, il est un écrivain déjà connu et reconnu. Il a commencé dès l'âge de 14 ans avec des poèmes d'abord traduits du yiddish, de l'allemand et du français, puis de sa propre création, de nombreux articles dans des revues juives et non juives (plusieurs centaines), des collaborations régulières au journal de critique théâtrale *Rampa*.

Fin 1921, il publia à Bucarest *Imagini si carti din Frantia* (livre qui serait traduit en français seulement en 2002 sous le titre *Images et Livres de France*[3]). Il s'agit d'un recueil de textes sur des écrivains français : Baudelaire, Mallarmé, Gide, Proust, Francis Jammes, Remy de Gourmont, Jules de Gaultier…, avec des portraits par André Rouveyre. La préface du livre a fait scandale dans les milieux littéraires, et non sans raison. Fondane y souligne la faiblesse et l'état de dépendance de la culture roumaine : « Notre culture, écrit–il, a évolué et s'est dessiné une figure et un état, elle est devenue une colonie – une colonie de la culture française[4]. » Pour étayer sa démonstration, il compare les lettres roumaines aux lettres de Suisse romande : « Le paysage du monde s'ouvre devant les poètes suisses, car ils écrivent en français. Ce n'est pas notre cas. Ce qui nous lie à la France nous soumet à une condition plus qu'inférieure[5]. » Autrement dit, pour un écrivain roumain il n'y a de salut, du moins de chance d'atteindre une certaine notoriété sur le plan international, qu'en écrivant en français.

Passant de la situation générale à son cas particulier, Fondane évoque sa relation personnelle avec la littérature française : « Je n'ai pas *connu* la littérature

[1] Cette traduction parut en feuilleton dans la revue *Hasmonaea* entre juin 1922 et juin 1923.

[2] *Floare albastră* en 1912 ; *Mîntuirea* en 1919.

[3] B. Fondoianu, *Imagini si carti din Frantia*, Bucureşti, Editura Librărici Socec & C., 1921 ; traduit en français par Odile Serre sous le titre *Images et Livres de France*, Paris, Paris-Méditerranée, 2002.

[4] *Images et Livres de France, op. cit.,* p. 23.

[5] *Ibid.*

française comme je peux connaître l'allemande – je l'ai vécue[6]. » Après de tels propos, on devine que Fondane n'a d'autre idée en tête que de partir en France pour devenir un écrivain français.

Pourtant, il ne part pas tout de suite. Fin 1922, avec sa sœur Line, comédienne, son beau-frère Armand Pascal, metteur en scène, et quelques amis, il crée une troupe théâtrale, *Insula* (en français l'Ile ou l'Ilot) ; leur intention est de travailler dans la lignée de Jacques Copeau, dont Armand Pascal fut l'élève à Paris. En décembre un manifeste est publié pour annoncer la naissance d'un théâtre nouveau ayant cette devise : « Pour l'œuvre nouvelle qu'on nous laisse un tréteau nu[7]. » Le programme était ambitieux pour la saison 1922–1923 : Molière, Musset, Mérimée, Maeterlinck, Lope de Rueda, Ibsen, Tchekhov[8]… Seulement *Insula* cessa son activité dès la fin de février 1923. Pour causes : un public et une critique peu enthousiastes, de grosses difficultés financières et, surtout, l'intrusion de militants antisémites, préfiguration de la Garde de fer, qui perturbèrent les représentations.

L'échec d*'Insula*, plus encore les conditions de cet échec, ont précipité le départ de Fondane. En janvier 1924, il partait pour Paris où Line et Armand allaient très vite le rejoindre.

II. Un Roumain à Paris

Arrivé en France, où il peine à trouver ses marques, Fondane ne donne pas l'impression de vouloir rompre avec la Roumanie.

Déjà il entretient une correspondance abondante avec sa famille et ses amis restés aux pays. À Paris, il fréquente surtout ses compatriotes, pour beaucoup de jeunes écrivains et artistes portés par la même ambition que lui. Il appartient au « cénacle roumain ». L'expression est du peintre Victor Brauner qui a laissé ce témoignage : « Et puis je suis parti pour Paris. Là-bas, j'ai travaillé avec Robert Delaunay et Marc Chagall. Avec Illarie Voronca, Fondoianu et Cosma [nom roumain de Claude Sernet], nous avons fondé une sorte de cénacle roumain[9]. » Il faudrait ajouter le sculpteur Constantin Brancusi, dont l'atelier était très fréquenté par ses amis roumains, Fondane étant l'un des plus assidus. En revanche, Tristan Tzara n'appartenait pas au dit cénacle.

Au début des années 1930, le cénacle s'est délité, mais Fondane a continué de fréquenter des écrivains et artistes roumains. Et encore pendant les années d'occupation de la Seconde Guerre mondiale : ses amis les plus proches étaient Emil Cioran et Stéphane Lupasco.

[6] *Ibid.*, p. 25.

[7] B. Fondoianu, « Manifestul », *Insula* (programme), Bucureşti, déc. 1922, p. 29.

[8] *Cf.* Benjamin Fondane, *Théâtre complet*, textes établis et présentés par Eric Frieedman, Paris, Non lieu, 2012, pp. 12–13.

[9] Témoignage cité in : Cristian-Robert Valescu, *Avant-Gardes et Modernité*, Bucarest, Editora ICR, 2013, p. 172.

Si, à Paris, Fondane fréquente des Roumains, à Bucarest il publie énormément, et, les premières années particulièrement, dans les revues de l'avant-garde. Il poursuit une collaboration, engagée avant son départ, à la revue Contimporanul que dirige Ion Vinea. C'est là qu'il publie en 1925, son premier poème en français, justement titré « Exercice de français[10] ». Surtout, il participe à l'aventure d'*Integral*, la plus avant-gardiste des revues roumaines, fondée par Voronca et quelques autres. Il est l'un des collaborateurs les plus prolifiques d*'Integral*, avec 19 contributions entre 1925 et 1928, des poèmes, des comptes rendus de livres, des articles sur Dada et le surréalisme, des textes le plus souvent écrits en français. En outre, à partir de 1926, avec le peintre Mattis Teutsch, il devient correspondant parisien de la revue, chargé de recueillir les collaborations d'artistes et d'écrivains vivant en France.

Le paradoxe est que Fondane devient véritablement un écrivain de l'avant-garde roumaine après avoir quitté la Roumanie. Avec *Integral,* c'est aussi pour Fondane le moment où il se fait accepter dans les milieux artistiques et littéraires de France. Dans l'autre sens, en 1928, il traduit du roumain au français, le roman d'Avram Zissu, *La Confession d'un candélabre*[11]. Comme l'écrit Petre Raileanu dans son livre sur *Les Avant-Gardes en Roumanie*[12], Fondane joue pleinement un rôle de messager culturel entre les deux pays. Après la fin d'*Integral* et jusqu'à la guerre, Fondane continue d'envoyer des textes en roumain à diverses revues de son pays natal.

Plus important, en 1930, il fait publier, sous le titre *Privilesti* (*Paysages*)[13], l'ensemble de ses poèmes de jeunesse (même s'ils représentent une poésie qu'il a depuis rejetée). Et les lettres à sa sœur cadette Rodica, journaliste et correctrice à Bucarest, révèlent qu'il avait eu aussi le projet de réunir dans un volume l'ensemble des chroniques qu'il avait intitulées « Ferestre spre Occident » (Fenêtre sur l'Occident). Projet qui n'aboutit pas.

Quoi qu'il en soit, il s'avère bien que, si Fondane n'a pas oublié la Roumanie, il ne voulait surtout pas y être oublié.

III. L'usage du français

S'il garde des liens forts avec la Roumanie, si de temps à autre il écrit encore un article en roumain, Fondane cependant réalise son objectif : il devient un écrivain de langue française (écrivain français, ce sera plus tard en 1938 quand

[10] B. Fondoianu, « Exercice de français », *Contimporanul*, IV, 59, 28 mai 1925.

[11] A. L. Zissu, *La Confession d'un candélabre,* traduit du roumain par B. Fondane, Paris, Picart, 1928.

[12] Petre Raileanu, *Les Avant-Gardes en Roumanie,* Paris, Non Lieu, 2018, pp. 59–65.

[13] B. Fundoianu, *Privilesti, Poeme 1917–1923*, Bucureşti, Editura Cultura Naţională, 1930. Traduction française par Odile Serre, *Paysages*, in : *Le Mal des fantômes* précédé de *Paysages*, Paris, Paris-Méditerranée/Toulouse, L'Éther vague, 1996.

il sera naturalisé). Cette langue française qu'il chérit depuis toujours, il la fait sienne à la fois comme philosophe, essayiste, et comme poète.

À peine installé à Paris, Fondane a fait la connaissance du philosophe russe (en fait ukrainien) Léon Chestov et il s'est reconnu dans sa pensée existentielle – dans son combat contre la raison et ses évidences – au point de devenir son disciple. Il fallait l'usage du français pour diffuser plus largement cette philosophie pas toujours comprise ni acceptée, pour la faire dialoguer avec les autres pensées de ce temps.

Plus encore que pour la philosophie, la langue française était essentielle pour le poète. Au moment où il quittait la Roumanie, Fondane traversait une crise profonde dans son parcours de poète. Il ne se reconnaissait plus dans les poèmes écrits jusque-là, pendant la guerre et l'après-guerre, qui relevaient d'une vision purement esthétique, fausse et trompeuse, éloignée d'une réalité bien plus rugueuse. À cette époque son maître à penser était Jules de Gaultier, le théoricien du bovarysme. Désormais, ces poèmes, qui évoquaient le monde de sa jeunesse en Moldavie, ne correspondaient plus à sa conception de la poésie, il les a néanmoins publiés – à titre de témoignage – dans le recueil *Privilisti* que nous avons déjà évoqué.

Dans la préface, intitulée « Mots sauvages », il fait état de la crise qu'il a vécue : « Pendant quatre ans, je me suis tu, comme un muet, comme un mutilé de guerre à cent pour cent. J'avais brusquement senti une main porteuse de sept vaches maigres figer la poésie en moi. Un jour elle est revenue, toute seule, sans frapper à la porte, comme un puits artésien, m'éclaboussant les muscles d'un arc en ciel […][14]. » Ce jour-là, le poète ne parlait plus roumain, il parlait français. Le français serait désormais la langue exclusive de sa poésie.

IV. L'exil

Une fois dans la métropole de la culture latine, comme il en avait rêvé, Fondane peut-il se sentir en exil ? Dans ses écrits en français, spécialement dans la poésie, on ne trouve guère de trace d'une nostalgie du pays natal.

L'usage d'une nouvelle langue accompagnait le besoin profond de vivre une autre expérience de la poésie, perçue désormais comme « une force obscure qui précède l'homme et qui le suit[15] ». La thématique s'en trouve bouleversée. On passe du monde figé de *Paysages* – la campagne moldave, le *shtetl*, la bourgade juive, les traditions hassidiques – au monde de la modernité, de la vitesse, un monde en mouvement, ce que traduisent bien les titres des nouveaux recueils : *Ulysse, Titanic, L'Exode*.

[14] « Mots sauvages », trad. Marina Vanci-Perahim et Odile Serre, in : *Le Mal des fantômes* précédé de *Paysages, op. cit.*, p. 22.

[15] *Ibid*., p. 23.

Le thème du voyage prend une place d'autant plus grande que Fondane par deux fois est amené à effectuer la traversée vers l'Argentine – *Ulysse* résulta en partie du premier voyage, *Titanic* du second – et ces deux périples transatlantiques permirent à Fondane de côtoyer des émigrants, plus vrais encore que ceux des films de Charlie Chaplin qui l'avaient fortement impressionné. Aux premières pages d'*Ulysse*, ces émigrants introduisent un thème qui deviendra récurrent, celui de l'exil, et provoquent une réflexion du poète sur son propre parcours, ce qui le conduit à regarder en arrière :

> Je viens d'une petite ville blanche où pissaient les vaches
> les soleils débordaient le soutien-gorge des haies,
> une odeur de matin qui s'est lavée à l'eau
> […]
> ville de petits juifs accrochés à l'air
> les trottoirs étaient des rubans sales,
> j'étouffais de bonheur, de dégoût,
> ça sentait le pain frais et le hareng salé
> l'amour sentait la bouse humide…
> … j'ai chanté tout cela, mais je voulais partir
> je voulais l'univers désertique,
> je voulais les villes énormes où le soleil est noir
> déchirer la chemise des hommes
> leur crier ma démence et ma soif[16]…

Ce monde ancien, qu'il a chanté dans les poèmes de *Privilesti*, lui a donné tout ce qu'il pouvait lui donner. D'où ce désir féroce de partir. Dans ces vers nouveaux, la nostalgie est moins celle du pays qu'il a quitté que celle de l'enfance à jamais perdue. D'ailleurs, plus loin il interroge son père, mort prématurément en 1917.

> – Mon père qu'as-tu fait de mon enfance ?
> qu'as-tu fait du petit marin au regard bleu ?
> J'étais heureux, heureux parmi ces malheureux[17],

Ces malheureux, c'étaient déjà des émigrants, ceux qu'il avait rencontrés avec son père pendant la grande guerre, et dont le souvenir vient d'être réveillé. Adulte, Fondane ressent ce que vivent les émigrants au point de s'identifier à eux :

> Émigrants, diamants de la terre, sel sauvage,
> je suis de votre race,
> j'emporte comme vous ma vie dans ma valise,
> je mange comme vous le pain de mon angoisse[18],

[16] Benjamin Fondane, *Ulysse*, in : *Le Mal des fantômes*, Paris, Non Lieu/Verdier, 2006, p. 24.
[17] *Ibid.*, p. 35.
[18] *Ibid*.

V. Le juif errant

Quand toute la vie tient dans une valise, il y a peu de place pour les souvenirs. D'autant qu'à la mémoire du pays d'enfance, une autre mémoire se substitue, plus ancienne. Les convulsions de l'histoire, l'essor de l'antisémitisme, mais aussi la fréquentation de Chestov font que Fondane se reconnaît toujours davantage dans une identité juive. Au départ de son premier périple, il déclare :

> Juif, naturellement, tu étais juif, Ulysse[19].

Dans les recueils suivants, Ulysse cède la place au juif errant qui se confond bientôt avec le poète, lequel choisit pour pseudonyme le nom d'un de ses avatars, Isaac Lacquedem[20].

> en marche, juif errant, changeant de pose,
> tournant autour de quelque chose qui
> tourne à son tour autour de quelque chose[21]…

Pour le juif, dont le voyage ne semble jamais prendre fin, le devoir essentiel est de garder la mémoire de Jérusalem. Dans le recueil *L'Exode*, reviennent ces vers en leitmotiv :

> Sur les fleuves de Babylone nous nous sommes assis
> et pleurâmes
> mais nos geôliers ont dit :
> Chante-nous, Israël !

Et le chœur répond :

> Et quelle chanson chanterais-je sur une terre étrangère ?
> Et chanterais-je ici la chanson de Sion
> parmi des hommes étrangers[22] ?

Le juif garde la mémoire de ce premier exode quand les Assyriens les chassèrent de Babylone. Dans une brève postface datée de 1942 ou 1943, Fondane précise : « Ce poème a été écrit vers 1934 par conséquent, à un moment où l'auteur était fort loin de penser qu'il prophétisait[23]. » Il reprend alors son poème

[19] *Ibid.,* p. 20.

[20] Isaac Lacquedem [Benjamin Fondane], « Journées de Juin », *L'Honneur des poètes II Europe,* Paris, Éditions de Minuit, 1944, pp. 24–26. Dans cette publication de la Résistance, pour des raisons de sécurité, tous les intervenants avaient utilisé des pseudonymes. Fondane avait choisi cet « Isaac Lacquedem » que l'on rencontre aussi dans *Au temps du poème*.

[21] *Le Mal des fantômes*, Paris, Non Lieu/Verdier, 2006, p. 92.

[22] *L'Exode*, in : *Le Mal des fantômes, op. cit.*, pp. 168–169.

[23] *Ibid*., p. 207.

pour le doter d'un intermède « Colère de la vision », où il revit les événements de juin 1940, l'exode des Parisiens devant l'avancée de nazis.

> Et j'ai dit à ma vision: « Qu'est-ce donc que l'Exode ?
> qu'est-ce que Babylone ? qu'est-ce, Jérusalem ?
> […]
> Si ce n'est pas vraiment une chose éternelle
> – qu'est-ce donc ? »
> Et brusquement je fus jeté dans la campagne de France[24].

Dès lors les deux réalités se mêlent dans la mémoire du poète – dans la mémoire du juif errant – la terre de France et la terre de Sion, Paris et Jérusalem.

> Nous laissions derrière nous Paris. Ah! si jamais
> je t'oublie, Jérusalem… À présent
> tu n'étais plus une ville, mais une vieille hostie
> un pain de chair, de sang
> qui est resté là-bas, mais que nous emportions
> avec nous
> […]
> Douce rivière, ô Siloé !
> Ô Seine ! et toi Paris, mur des lamentations
> réservé à plus tard
> quand Assyrie enflée comme une vessie immense
> crèvera[25] !

Au moment où l'Allemagne nazie se confond avec l'Assyrie, Fondane fait totalement sienne l'histoire des juifs ; il peut s'agenouiller et crier, en usant cette fois de l'hébreu :

> Adonaï Elochenu, Adonaï Echod !
> Aie pitié, aie pitié de la terre de France[26] !

La France trouve place dans sa prière à ce moment de tension extrême, mais est-ce sa nouvelle patrie, ou sa dernière patrie ? Étranger sur une terre étrangère, finalement cela n'importe guère car le mal est plus profond :

> car l'homme n'est pas chez lui sur cette terre
> étranger où qu'il aille,
> cette terre n'est pas à lui[27],

[24] *Ibid.,* p. 176.
[25] *Ibid.*, p. 179.
[26] *Ibid.,* p. 180.
[27] *Ibid.,* p. 152.

Derrière la voix de Fondane, on entend la parole de Chestov et la philosophie existentielle. Comme Chestov, Fondane est convaincu que l'homme vit un exil sur cette terre, un exil dans le monde de la nécessité que gouverne la raison, un exil qui le prive de sa liberté. Pour dénoncer la tyrannie exercée par la raison, l'homme singulier se tourne vers le livre de la Genèse, vers le vieux mythe du fruit défendu : l'arbre de l'Eden était porteur de cette connaissance du bien et du mal, du vrai et du faux, une connaissance qui dévoile la raison universelle et décrète son pouvoir. Mais n'est-ce pas là l'action malfaisante du serpent ? L'homme connaît l'exil depuis qu'il a quitté « ce grand verger où fleurissait au centre l'arbre de la vie ». La nostalgie du paradis perdu concerne tous les hommes mais c'est le juif errant, c'est aussi le poète, qui témoignent de cet exil premier, source de tous les autres. Suivant toujours Chestov, Fondane affirme que seule la « seconde dimension de la pensée », la foi, permettrait d'échapper au monde de la nécessité commandé par la raison et offrirait une échappée vers le Royaume. Mais encore faut-il avoir la foi ! Ce n'était pas évident pour Chestov, encore moins pour Fondane

Épilogue

> Nous ne parlons aucune langue,
> nous ne sommes d'aucun pays[28],

Ce sont les mots de l'émigré dans *Ulysse.* Lui, Fondane, parlait plusieurs langues, à commencer par le yiddish de ses grands-parents paternels, et le roumain de sa famille maternelle. Puis à l'école il avait appris l'allemand et le français, le français qu'il allait adopter comme sa langue d'écriture. Mais, dans le chaos qui s'installait, pourrait-il encore parler le français ?

En quête du Royaume – l'impossible Royaume peut-être – Isaac Lacquedem poursuit sa route, le juif errant qui se confond avec le poète se sent partout étranger et fuit les persécutions. Si la terre de France lui échappe, lui reste-t-il au moins cette langue française qu'il a tant voulu habiter ? Conscient de la montée des périls en Europe, Fondane envisagea de s'installer en Argentine où le cinéma l'avait conduit. « Apprenez l'espagnol ! » écrivit-il à sa femme et à sa sœur au moment où il espérait de nouveaux contrats. Il semblait prêt à adopter une autre langue pour y inscrire son poème. Mais le destin en a voulu autrement : Fondane n'a pu retourner en Argentine. Resté en France, le poète a pressenti la suite des événements :

> Et puis ce fut un soir
> l'Histoire s'arrêta de couler
> dans une ruelle sombre

[28] *Ulysse*, in : *Le Mal des fantômes, op. cit*., p. 36.

des hommes avancèrent vers moi, ils étaient beaux
ils me parlaient dans une langue
inconnue – et pourtant aussitôt oubliée[29]…

Cette langue allemande ne lui était pas vraiment inconnue puisque, au temps de sa jeunesse, il avait entre autres traduit des textes d'Heinrich Heine. Mais à cet instant, il ne veut pas la reconnaître, il ne lui donnera pas son poème. Dans sa dernière lettre à son épouse, envoyée de Drancy[30], et annonçant son départ dans le prochain convoi pour Auschwitz, il reprend un vers de *Titanic* :

Le voyageur n'a pas fini de voyager[31]

un vers qui fait écho à un autre vers, oublié au verso d'un poème de *L'Exode* :

Ma demeure est hors du camp[32]

L'errance et l'exil. Du juif, du poète, de l' « homme tout simplement[33] ». Ces deux vers, tout simples aussi, dans la langue qui est restée celle de sa poésie, donnent un raccourci tragique de la pensée et de la vie de Benjamin Fondane.

LITTÉRATURE

Fondane, Benjamin, *Images et Livres de France*, Paris, Paris-Méditerranée, 2002.

Fondane, Benjamin, *Le Mal des fantômes*, Paris, Non Lieu/Verdier, 2006.

Fondane, Benjamin, *Théâtre complet*, textes établis et présentés par Eric Frieedman, Paris, Non lieu, 2012.

Fondane, Benjamin, *Correspondances familiales 1905–1944*,Paris, Non Lieu, 2023.

Fondoianu, B., « Manifestul », *Insula* (programme), Bucureşti, déc. 1922.

Fondoianu, B., « Exercice de français », *Contimporanul*, IV, 59, 28 mai 1925.

Fundoianu, B., *Privilesti, Poeme 1917–1923*, Bucureşti, Editura Cultura Naţională, 1930.

Lacquedem, Isaac [Benjamin Fondane], « Journées de Juin », in : *L'Honneur des poètes II Europe,* Paris, Éditions de Minuit, 1944, pp. 24–26.

Raileanu, Petre, *Les Avant-Gardes en Roumanie,* Paris, Non Lieu, 2018.

[29] *Au temps du poème,* in : *Le Mal des fantômes, op. cit*., p. 255.

[30] Benjamin Fondane, *Correspondances familiales 1905–1944*, lettre 605, Paris, Non Lieu, 2023, pp. 701–702.

[31] *Titanic*, in : *Le Mal des fantômes, op. cit.*, p. 146.

[32] *L'Exode,* in : *Le Mal des fantômes, op. cit.*, pp. 170.

[33] *Ibid*., p. 153.

Valescu, Cristian-Robert, *Avant-Gardes et Modernité*, Bucarest, Editora ICR, 2013.

Zissu, A. L., *La Confession d'un candélabre,* traduit du roumain par B. Fondane, Paris, Picart, 1928.

Мишел Карасу

БЕНЖАМЕН ФОНДАН ИЗМЕЂУ ИЗГНАНСТВА И ЛУТАЊА
(Резиме)

У раду се испитује тема изгнанства у поезији француског авангардног песника и филозофа јеврејско-румунског порекла Бенжамена Фондана. За Фондана, дубоко прожетог духом француске културе, доживљај изгнанства мање је везан за његов долазак у Француску 1923. године, када се настанио у Паризу, а више за свест о лутањима јеврејског народа. То долази до изражаја и у његовој поезији, од јеврејског Уликса до лутајућег Јевреја – који се постепено поистовећује са песником, пророком и визионаром. У Букурешту, пре одласка у Француску, Фондан је изгледао као потпуно асимиловани, модерни и лаицизирани Јевреј. Али у Паризу, због везе са егзистенцијалистичким филозофом Левом Шестовим, чији постаје ученик, као и због успона антисемитизма, његов јудаизам је у неку руку реактивиран а појам изгнанства добија метафизичку димензију трагања за Краљевством – можда немогућим Краљевством.

Кључне речи: изгнанство, лутање, лутајући Јевреј, антисемитизам, филозофија егзистенције.

Примљено 16. августа 2024, прихваћено за објављивање 7. октобра 2024. године.